

Au carrefour des cultures

L'université de Fribourg en Suisse prône le bilinguisme

Gilbert Casasus*



Pour les Allemands et les Français, l'université de Fribourg se trouve, non loin de la frontière française, dans le sud-ouest de l'Allemagne. C'est oublier une université homonyme – celle de Fribourg en Suisse, dont l'atout majeur est le bilinguisme. En effet, c'est l'une des rares universités au monde à offrir systématiquement des enseignements dans les deux langues. Elle mérite ainsi le label de « campus francophone et germanophone ».

Die Universität Freiburg in der Schweiz

Die Universität Freiburg/Fribourg in der Schweiz, an deren fünf Fakultäten rund 10 000 Studierende und über 200 Professorinnen und Professoren aus 100 Ländern lernen, lehren und forschen, ist traditionell eine bilinguale Hochschule wie es weltweit nur wenige gibt.

Der deutsch- und französischsprachige Campus, 1889 eine Gründung von Katholiken, aber keine katholische Universität, verdankt seine Zweisprachigkeit der geografischen Lage an der deutsch-französischen Sprachgrenze im Schweizer Mittelland; Vorlesungen, Kurse und Übungen werden auf Deutsch, auf Französisch oder in beiden Sprachen angeboten; die Zweisprachigkeit wird auf allen Abschlüssen vermerkt – ein persönlicher und beruflicher Trumpf nicht nur für Hochschulabsolventen aus der Schweiz.

Gilbert Casasus, Lehrstuhlinhaber am Zentrum für Europastudien, hebt in seinem Beitrag die Internationalität und das Multikulturelle sowohl der Professoren- als auch der Studentenschaft im bilingualen Umfeld von Universität und Stadt sowie die Exzellenz der pluri-disziplinären Forschung und Lehre hervor.

Red.

Tout étudiant peut s'inscrire dans des cursus assurés soit en langue allemande, soit en langue française ou dans ceux qui combinent les deux. Toutefois, l'université bilingue n'est pas une université franco-allemande au sens politique du terme. C'est d'abord une université suisse dont l'ouverture internationale et multiculturelle a forgé son identité et sa vocation académique.

Comme l'historien et ancien recteur de l'université de Fribourg, Urs Altermatt, le décrit dans deux volumes parus aux Editions St-Paul / Academic Press Fribourg en 2009, tant la ville de Fribourg que son université sont des laboratoires vivants pour l'apprentissage et la pratique du bilinguisme. Alors que la cité et le canton sont majoritairement francophones, à raison des deux tiers de leur population, l'Université accueille environ 50 % d'étudiants ayant l'allemand comme langue maternelle. Les autres 50 % se répartissent entre les personnes d'origine francophone (30 %) et italophone (8 %) ou issues d'autres régions et communautés linguistiques (12 %). Environ un tiers des inscrits suivent leurs cours en allemand, un tiers en français, un quart dans les deux langues. Les autres cours sont dispensés en anglais ou dans d'autres langues. En toute logique, le Conseil fédéral, soit le gouvernement suisse, a attribué en juin 2010 à l'Université de Fribourg et à la Haute école pédagogique le titre de Centre de compé-

* Gilbert Casasus est professeur en études européennes à l'université de Fribourg/Suisse.

tence scientifique, rôle assumé depuis 2008 par l'Institut de plurilinguisme. Au nom de la Confédération helvétique, il est chargé de coordonner, d'organiser et de réaliser la recherche appliquée dans le domaine des langues et du plurilinguisme.

Le choix symbolique de Fribourg souligne la place unique et singulière qu'occupe cette université dans le contexte académique helvétique et européen. Toute personne immatriculée auprès de l'Université bilingue passe au moins par une autre ville universitaire avant d'arriver à sa destination – qu'il s'agisse de Bâle, Berne, Lucerne, Saint-Gall et Zurich en Suisse alémanique ou de Genève, Lausanne et Neuchâtel en Suisse romande. Le choix de Fribourg s'opère ainsi de manière consciente. Quelle que soit leur provenance régionale, les étudiants trouveront à Fribourg un environnement privilégié dont ils pourront se prévaloir à la fois lors de la recherche d'un premier emploi ou lors du déroulement de leur carrière professionnelle.

Traditionnellement moins enclins à parler une autre langue nationale, les Suisses romands viennent aujourd'hui étudier à Fribourg pour parfaire leur allemand. Comme leurs homologues suisses allemands, ils vivent le bilinguisme au quotidien. Ainsi ne compte-t-on plus les hauts responsables qui ont étudié à Fribourg : hommes et femmes politiques, fonctionnaires recrutés par la Confédération, diplomates, enseignants du supérieur et du secondaire employés par les cantons, cadres et dirigeants des grandes entreprises suisses et étrangères. Outre leur bonne maîtrise de l'anglais appris au lycée, ils parlent le français et l'allemand et sont parfaitement armés pour entrer dans la vie active. En ce sens, l'université bilingue de Fribourg apporte une contribution non négligeable au dialogue inter- et transculturel. De manière quelque peu paradoxale, elle le fait dans un pays qui refuse encore et toujours son adhésion à l'Union européenne.

Outre l'obtention des doctorats et des habilitations, la qualité académique de l'université de Fribourg se traduit par la remise de diplômes de *bachelor* et de *master* attribués avec une mention bilingue. Celle-ci n'est guère comparable avec les doubles diplômes délivrés en commun par deux

universités, tels qu'ils sont proposés, par exemple, dans le cadre de la coopération franco-allemande. Pour obtenir la mention bilingue à Fribourg, les étudiants doivent obligatoirement passer leurs examens avec succès en français et en allemand – soit en règle générale 60 % dans une langue et 40 % dans l'autre. Bien que nullement obligatoire, la mention bilingue offre un avantage considérable aux étudiants terminant leur formation universitaire. De plus, elle engage directement la réputation de l'université de Fribourg, de sorte qu'elle n'est accordée qu'après avoir fait l'objet d'un examen minutieux de la part des professeurs et enseignants.

Quant à la vie universitaire, elle se décline de manière bilingue dans les assemblées et réunions, dans la publication de tous les documents officiels et dans l'utilisation des périodiques et celle des bibliothèques. Elle se révèle tout aussi bilingue dans les contacts personnels au quotidien – avec le gardien de l'immeuble de langue allemande, le cuisinier francophone du resto U, les conseillers aux études et les secrétaires alémaniques et romandes des différentes facultés.

Des origines catholiques

Bien qu'elle fût longtemps l'université des catholiques suisses, l'université de Fribourg n'a jamais été une université catholique, au sens ecclésiastique du terme. Fondée et administrée par les autorités cantonales, selon la répartition des compétences en vigueur au sein de la Confédération, l'université de Fribourg n'a cependant jamais nié sa tradition chrétienne. Celle-ci date de 1888, lorsque le gouvernement fribourgeois soumit au pape un Mémoire touchant la fondation d'une université de Fribourg en Suisse dans lequel le conseiller d'État Georges Python insista sur le caractère international d'une capitale cantonale de taille modeste : « *la ville de Fribourg est, au point de vue des langues, dans une situation qui lui permet de disputer et d'enlever aux autres universités suisses et mêmes étrangères la clientèle dont nous parlons. La coexistence sur le pied d'égalité de deux langues allemande et française fait que les Français sont sûrs de trouver dans notre ville les moyens de se former à la langue et à la littérature allemandes, tandis que les*

Italiens, les Allemands, les Slaves pourront pratiquement y acquérir les connaissances de la langue et de la littérature françaises ». Ces propos précurseurs répondaient au désir de créer une université helvétique dans un canton catholique.

Après avoir été longtemps confrontée au *Kulturkampf* qui opposa l'État libéral-radical, réformé et donc protestant, à un catholicisme conservateur et ultramontain, par essence antimoderniste, la Suisse essaya d'aplanir, en cette fin du 19^e siècle, les antagonismes confessionnels. Ainsi, l'année 1891 marqua l'élection du premier conseiller fédéral conservateur-catholique au gouvernement de la Confédération. Alors que les Suisses alémaniques de confession catholique portaient leurs efforts sur l'entrée de l'un des leurs au gouvernement national, le Fribourgeois Python avait immédiatement compris l'opportunité historique qui se présentait à son canton et à sa ville. Laissant les honneurs politiques aux catholiques alémaniques, il concentra son action sur la fondation de la première université helvétique bénéficiant du soutien de l'Église. Par ailleurs, il avait compris que la création de la nouvelle université « catholique » se devait de suivre le modèle universitaire suisse, soit celui des universités cantonales, gérées par l'Instruction publique. Bien qu'animé par une volonté propre de faire de l'université de Fribourg « un foyer scientifique pour la Suisse catholique », le Conseil d'État fribourgeois n'insista pas sur cet aspect : ainsi, le mot « catholique » n'apparaissait dans aucun texte lors de la publication de la première loi sur l'université. De même, bien que les premiers professeurs fussent eux-mêmes catholiques, plus ou moins pratiquants, le débat sur l'appartenance obligatoire du corps professoral à l'église de Rome fit long feu en 1883.

Après de longues négociations, le pape Léon XIII affirma en 1889 son soutien à la création de l'université de Fribourg, officiellement inaugurée le 4 novembre, après accord préalable du canton. Les fondateurs de l'université parcoururent alors les hautes écoles européennes pour dénicher des jeunes universitaires acceptant de venir enseigner à Fribourg. C'est en Allemagne que les recherches étaient les plus fructueuses. Ainsi, et contre son gré, l'Allemand Franz Jostes fut élu premier recteur de l'université, alors que la faculté des lettres

nomma un doyen français, Eugène Rabiet. Cela ne plut pas à tout le monde, notamment pas à l'évêque Gaspard Mermillod, qui manifesta sa mauvaise humeur en déclarant qu'il « *trouvait une prédominance excessive des Allemands* » – un débat qui n'est pas sans rappeler celui qui suscite à l'heure actuelle de nouvelles émotions, compte tenu du nombre important de professeurs allemands dans les universités helvétiques.

Dotée d'un corps professoral jeune, âgé en moyenne de 34 ans, l'université connut des débuts difficiles. Son financement ne reposait pas sur des bases solides, les cantons alémaniques protestants ne la voyaient guère de bon œil. Le 9 octobre 1889, la *Neue Zürcher Zeitung* n'hésita pas à déclarer « *qu'il ne s'agissait pas, loin s'en faut, d'une véritable université, même pas d'une vraie académie* ». Le principal défaut de l'université nouvellement créée résidait toutefois dans son très faible nombre d'étudiants, celui-ci étant, selon les sources, presque égal à celui des professeurs, soit 29 étudiants pour 27 professeurs. C'est alors que Fribourg décida de faire appel à des étudiants étrangers. Ceux-ci étaient, dès l'année académique 1896/97, mieux représentés que ne le furent leurs camarades suisses, à savoir 119 Suisses et 144 étrangers. Parmi ces derniers se trouvait également le premier étudiant juif de l'université, un jeune homme dénommé Chaïm Weizmann, docteur ès chimie en 1899 et premier président d'Israël en 1949.

Une vocation européenne

Personne ne saurait contester aujourd'hui que la tradition catholique s'est estompée au cours des décennies. Certes encore vivante, dans les faits et dans les esprits, ne serait-ce que par la coutume des cérémonies religieuses et les travaux de la faculté de théologie, elle n'exerce plus la même influence que celle dont elle pouvait se prévaloir durant la première moitié du 20^e siècle. Ainsi le pourcentage des étudiants de confession catholique a diminué, passant de 1955 à 1995, de plus de 90 % à moins de 70 %. Selon toute vraisemblance, ce chiffre est encore plus faible aujourd'hui, l'université de Fribourg ne demandant plus, depuis 1999, à ses étudiants d'indiquer leur appartenance religieuse. Comme le stipule la Constitution cantona-

le de l'Etat de Fribourg, toutes les confessions jouissent désormais des mêmes droits. Au diapason des sociétés occidentales et européennes, l'université s'est sécularisée et s'est ouverte à d'autres horizons académiques et intellectuels. Dotée de cinq facultés, elle maintient certes son ancrage culturel et spirituel. De nos jours, les étudiants inscrits en théologie ne représentent, néanmoins, plus que 4 % des immatriculations à Fribourg. La majeure partie des personnes est inscrite à la faculté des Lettres (41 %), des Sciences économiques et sociales (22 %) ainsi qu'à celles de droit (18 %) et des sciences (15 %).

Fidèle à sa vocation internationale, l'université continue à attacher une importance primordiale à la présence d'étudiants et de chercheurs étrangers. Relativement moins nombreux qu'ils ne le furent naguère, ils sont toutefois 17 % à venir de pays autres que la Suisse pour entamer et finir des cursus universitaires à Fribourg.

Majoritairement issus de l'espace européen, notamment de l'Allemagne et de la France, ils choisissent Fribourg, d'abord pour son bilinguisme. Ils y côtoieront des professeurs issus de nombreux pays, 35 % de ceux-ci n'étant pas d'origine suisse mais internationale. Outre les enseignants de langue et littérature, dont la discipline correspond souvent à leur région linguistique d'origine, on dénombre de nombreux professeurs et chercheurs étrangers dans toutes les facultés. A l'exemple du théologien espagnol, de la juriste allemande, du biologiste autrichien, de l'économiste italien ou du sociologue français, ils collaborent avec leurs collègues suisses issus des quatre régions linguistiques du pays et se félicitent d'avoir à leur tête un recteur belge, flamand et parfaitement bilingue en la personne du professeur Guido Vergauwen. Résolument tournée vers le monde entier, l'université de Fribourg l'est aussi vers l'ensemble de la Suisse. Comme le rappelle Urs Altermatt, elle est

également la plus « nationale » des universités suisses : par sa diversité linguistique et culturelle, elle accueille des étudiants issus de tous les cantons de la Confédération, alors que la plupart des autres universités du pays recrutent leurs étudiants avant tout dans leur propre région. A Fribourg, les corps étudiantin et enseignant proviennent de toutes les aires linguistiques suisses, y compris de nombreuses villes et cantons possédant leurs propres universités et hautes écoles. En effet, l'origine plurielle des étudiants, des chercheurs et des enseignants est une preuve indéniable de la réputation dont jouit Fribourg à travers tout le pays.

A contre-courant d'une Suisse trop souvent repliée sur elle-même, l'université de Fribourg s'est



dotée d'un « Institut du fédéralisme » dont la réputation dépasse les limites de l'Europe géographique et politique, d'un Institut de droit européen qui fut un des premiers dans le pays, et plus récemment encore d'un Centre d'études européennes résolument international et transculturel. Ce dernier regroupe deux *masters*, le premier étant délivré par la

faculté des sciences économiques et sociales sous l'appellation *European Business*. Le second, dont le nom *Master en Études européennes* laisse deviner son orientation pluridisciplinaire, est décerné par la faculté des lettres et cultive une approche des sciences humaines, alliant l'histoire contemporaine, les sciences politiques et des religions, les langues et littératures et d'autres matières.

Ainsi, le Centre d'études européennes de l'université entend promouvoir la recherche et l'enseignement scientifiques sur l'Europe, développer un dialogue intense avec les acteurs européens et devenir un véritable pôle de compétence et d'excellence pour toutes les questions européennes concernant notamment l'histoire, l'actualité politique, le management, les langues et la culture.